LES

PARABOLES

ILLUSTRÉES PAR

EUGÈNE BURNAND

PARIS
BERGER-LEVRAULT
ÉDITEURS

LES PARABOLES

LES

PARABOLES

ILLUSTRÉES PAR

EUGÈNE BURNAND

AVANT-PROPOS

PAR

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

AVANT-PROPOS

Un matin du printemps dernier, j'entrai au Salon de peinture. Les milliers de toiles appendues dans les interminables galeries ne m'apprirent rien de nouveau; quelques-unes témoignaient d'une réelle habileté technique, d'autres amusaient l'œil par la recherche de procédés singuliers; un trop grand nombre le désolaient par la vulgarité ou la puérilité de l'invention. Quand j'essayai de résumer mon impression d'ensemble, il me parut que la plupart de nos contemporains n'avaient rien à me dire; et ce que me disaient les plus ingénieux ne m'intéressait pas. Rarement, au cours de cette promenade, j'avais été arrêté par une de ces transcriptions de la réalité qui ajoutent quelque chose à notre trésor de pensée, d'émotion et de rêve.

Chacun sait quelle lassitude accable le cerveau, après ces longues dépenses d'une attention que nul sursaut n'a stimulée. J'allais sortir, avec ce poids de fatigue, quand j'aperçus la porte d'une petite salle qui ouvrait sur la dernière travée. J'y entrai par acquit de conscience. C'était une exposition particu-

lière : des dessins de la même main garnissaient les panneaux sur tout le pourtour.

Vous est-il arrivé de visiter, par les lourdes chaleurs d'un dimanche d'août, les quartiers populeux d'une grande ville étrangère? La curiosité du voyageur s'y amuse un temps; bientôt, son cœur s'attriste de sa solitude dans cette foule, il se sent noyé sous le flot bruyant de ces passants dont il n'entend pas le langage. Soudain, dans le retrait d'une petite place, une vieille église surgit; la lueur des lampes du sanctuaire filtre par l'entre-bâillement des vantaux du porche; on entre, et c'est le repos, la fraîcheur, l'apaisement, sur le banc de chêne où l'on s'assoit près d'une bonne femme. L'ombre est tranquille et douce, la psalmodie latine rappelle à l'oreille des habitudes d'enfance, les quelques personnes qui l'écoutent ont des yeux où se découvrent les meilleurs mouvements de l'âme. Croyant ou incrédule, le voyageur se retrouve là chez lui, délassé, vite imprégné de la paix ambiante; ces inconnus qui l'entourent ne sont plus lointains comme ceux de la rue, ils lui restituent de l'humanité toute proche, de la fraternité.

J'éprouvai une sensation du même ordre, au premier coup d'œil jeté sur les murs de cette salle; on y respirait une atmosphère de pensée recueillie; il semblait que toute la vie intérieure d'une âme eût débordé, se fût condensée sur ces panneaux. J'allais d'un cadre à l'autre, étonné d'abord, et bientôt ravi; mon pas s'alentissait, revenait devant un sujet préféré, s'en arrachait avec peine pour passer au suivant, qui me retenait d'une force pareille.

Enfin, toutes ces figures avaient quelque chose à me dire; leurs insinuations charmantes et graves contentaient les deux exigences que nous apportons devant une œuvre d'art : c'était de la pensée, et c'était de la beauté. — Un catalogue déposé sur une table m'apprit que M. Eugène Burnand était l'auteur de ces dessins, et qu'ils devaient illustrer un recueil des Paraboles évangéliques.

Pour mon plaisir, et aussi pour contrôler ce premier enchantement qui pouvait être une impression de circonstance, je suis revenu à maintes reprises devant les crayons de M. Burnand. J'ai conduit là des visiteurs dont je savais que leur tour d'esprit et leur goût esthétique différaient d'avec les miens. Ils subissaient tous une séduction que je sentais chaque fois accrue. J'en ai cherché les raisons, j'essaierai de les exposer ici.

Tout d'abord, la maîtrise technique de l'artiste satisfait les plus difficiles. On ne triche pas impunément dans l'art du dessin; la plus belle pensée reste inintelligible et nous touche peu, quand notre œil est choqué par une exécution maladroite. M. Burnand sait à fond son métier; la meilleure preuve en est dans la sobriété des moyens avec lesquels il rend et nous communique sa vision intense de la vie. Le paysagiste et l'animalier valent chez lui le peintre de portraits, si même ils ne le surpassent. Ses bœufs, ses ânes, ses chiens, ses moutons, sont peut-être ce qu'il y a de plus admirablement vrai dans ses compositions; pas une de ces bêtes qui ne témoigne d'une patiente observation de la nature. J'en dirai autant des paysages, si simples dans leurs lignes larges et

d'une poésie pénétrante; la mer d'où les pêcheurs retirent leurs filets, la forêt d'où le bon Pasteur sort avec son troupeau, les horizons lointains qui ajoutent de l'émotion aux scènes de la Prédication, *de* l'Enfant prodigue, *du* Brûleur d'ivraie. *Si l'on étudie de près le détail des personnages, la saillie des musculatures, le jeu des draperies, la distribution de la lumière et des ombres, — si l'on prête attention à l'habileté de certains procédés, comme l'emploi discret de rehauts de gouache, — on ne sera pas embarrassé pour répondre à l'objection coutumière des peintres qui ne veulent être que d'adroits ouvriers : « Vous n'êtes pas reçu à parler de nos tableaux, vous qui n'y cherchez que de la littérature. » Ce qu'ils entendent par ces mots dédaigneux, « de la littérature », c'est la mission même de leur art : produire dans notre imagination, avec une toile peinte, l'ébranlement profond qu'elle reçoit d'un livre éloquent. Pour le communiquer, il faut l'avoir ressenti soi-même en méditant le sujet choisi, en l'aimant avec cette divination de l'amour qui découvre dans l'objet aimé des beautés intimes, des aspects toujours nouveaux. Je crois bien que c'est là tout le secret de M. Burnand.*

Je m'étais approché de ses dessins avec quelque défiance. Une rénovation de l'art religieux! Parmi ceux de nos contemporains qui l'ont tentée, il en est bien peu qui n'aient pas déçu notre attente; et nous sommes amenés à nous demander si, pour beaucoup de raisons que je n'ai pas à rechercher ici, il ne faut pas désespérer de voir une nouvelle floraison du sentiment religieux dans les arts. Il y a l' « imagerie de Saint-Sulpice »,

l'image de dévotion du type courant, conventionnelle, industrielle : produit navrant d'une tradition figée. Ces pauvretés n'ont pas plus de rapport avec l'art que n'en ont avec une vraie prière les mots qu'on répète par une habitude machinale des lèvres. — Il y a le « style noble », — le style pompier, *diraient les peintres, — glorieux, ambitieux de médailles et de commandes riches; les bons élèves en continuent l'ennui d'après les maîtres, ils groupent selon les formules classiques des Christs et des saints vaguement apparentés à ceux de Le Sueur ou du Poussin. Des novateurs ont essayé de transporter les scènes évangéliques en anecdotes de la vie parisienne; leurs Jésus socialistes, leurs Madeleines de Montmartre, leurs enfants prodigues dans les cabarets à la mode, n'ont obtenu qu'un succès de sourire. Quelques étrangers, l'Allemand Uhde, le Finlandais Edelfeldt, d'autres encore surent mieux nous intéresser; on se plaisait à imaginer avec eux le Sauveur et ses disciples réapparaissant sous les traits de ces villageois, de ces ouvriers, ennoblis par la gravité d'une forte pensée religieuse; mais c'étaient là de belles imaginations de notre fantaisie : ce n'était point la traduction fidèle des récits évangéliques que les yeux chrétiens demandent aux peintres depuis dix-neuf siècles. Demande vaine! Nos yeux regardent avec lassitude l'imitation qui tombe dans le poncif, avec une surprise scandalisée l'invention du peintre qui s'écarte trop de la tradition gravée dans nos mémoires par les modèles antérieurs.*

Deux artistes se sont essayés de nos jours à cette impossible tâche, une illustration des Évangiles : Bida et Tissot. L'honnête

Bida, obsédé par la passion de la couleur locale qu'il tenait de ses maîtres romantiques, nous a restitué des Juifs et des Bédouins scrupuleusement exacts. Il n'est pas douteux que les personnages dont nous entretiennent les rédacteurs des Saints Livres avaient ces costumes, ces types ethniques, et les lieux où ils vivaient ces aspects. Mais nous avons beau nous dire qu'ils étaient ainsi, tout pareils à leurs descendants que le voyageur retrouve dans l'immuable Orient, quelque chose en nous proteste. L'Évangile est sorti de la Judée pour se répandre sur le monde, s'y amplifier et s'y dépayser. D'innombrables générations ont adapté sur d'autres types nationaux les figures qui s'étaient vite dépouillées de leur forme originelle. De même que nous ne lisons plus le récit dans le texte syriaque, mais chacun dans notre langue maternelle, nous ne reconnaissons plus dans ces visages exotiques les figures idéales de nos rêves d'enfance. — Tissot, moins esclave d'un parti pris, a rapproché de nous son œuvre ; il y a mis une force tragique, une intensité de vie et de mouvement qui rendent sensible le drame de la Passion ; mais ce n'est qu'une variation de plus, exécutée par un habile homme, sur le thème d'art où tant d'autres avaient projeté leur propre personnalité. La divine simplicité de l'Évangile défie tous les artifices du peintre : elle ne serait traduisible que par un petit enfant qui saurait représenter ses visions, — ce qu'étaient à peu près un Giotto, un Fra Angelico.

M. Burnand a évité l'écueil où venaient échouer ses devanciers. Il ne s'est pas proposé la tâche éternellement décevante, parce qu'elle est irréalisable pour les pauvres hommes, de repré-

senter la personne de Jésus, les actes et les souffrances de l'Homme-Dieu. Une seule de ses compositions nous montre le Christ prêchant dans un groupe de disciples : si attrayante qu'elle soit, ce n'est pas, je crois, celle que l'on préférera. L'artiste est parti d'une idée juste et féconde : il n'a voulu prendre dans l'Évangile que les images sensibles, humblement humaines, où le Maître concrétait sa doctrine afin de la mettre ainsi à la portée des plus simples. Ces images, ce sont les Paraboles, illustrations familières des mystères spirituels par des comparaisons tirées de la vie quotidienne. Là, plus d'abîme infranchissable entre l'humain et le divin, plus d'efforts aventureux, toujours stériles, pour faire briller le rayonnement céleste du Père sur la face terrestre du Fils. Le crayon peut égaler la plume de l'Évangéliste en faisant revivre ces petites scènes de mœurs, contes populaires, si l'on ose dire, qui ne dépassent pas nos moyens d'expression. Il suffit — et ce n'est pas peu, sans doute — que l'artiste sache y mettre la grandeur et la beauté qu'exige la pensée toujours présente à nos esprits : ces acteurs choisis parmi nos semblables jouent des drames symboliques sortis d'une imagination divine.

Avec les Paraboles disparaît la difficulté d'opter entre les diverses écoles : celle de la vérité locale, historique, dans les types, les costumes et le décor; celle de la défiguration traditionnelle, consacrée par toute l'iconographie de l'Occident chrétien; celle de l'appropriation hardie à notre temps, à notre milieu. Les Paraboles étant l'esprit de la doctrine, et non le récit des faits historiques, elles laissent toute liberté à l'artiste; elles souf-

frent des interprétations changeantes comme les auditeurs qu'elles doivent instruire, elles exigent une généralisation aussi vaste que le monde conquis par cette doctrine.

Ce don de la généralisation est peut-être ce que j'admire le plus dans l'œuvre de M. Burnand. On me dit qu'il a dessiné la plupart de ses compositions dans notre campagne provençale, non loin de Montpellier. Je crois bien reconnaître dans quelques-uns des paysages nos garrigues sèches, leur dessin linéaire, les maigres essences de leurs arbustes; et, sur certaines physionomies d'ouvriers des champs, l'ossature prononcée, les traits caractéristiques de nos vignerons, musculeux et souples comme leurs sarments; race fine où le sang sarrasin a laissé quelques gouttes dans le sang latin. Des modèles de la Suisse romande ont posé pour d'autres personnages, paraît-il. Mais il faut un avertissement préalable et une extrême attention pour discerner ces particularités ethniques. A première vue, le groupe d'hommes et de femmes réuni par M. Burnand n'éveille qu'une idée générique de large humanité; figures, expressions, costumes, rien ne les marque et ne les situe dans un pays, une race, un temps. Scandinave ou germain, slave ou latin, le citoyen de toute nation peut se reconnaître dans ces frères qui lui parlent de l'héritage commun, laissé par le Père de famille à tous ses enfants. L'homme des Paraboles est l'homme indéterminé, le Gentil à qui la doctrine fut prêchée, sans acception de personnes, sur toutes les terres de la planète.

Peu nombreux sont d'ailleurs les personnages adoptés par

l'artiste. Sauf pour quelques sujets qui en réclamaient une plus grande quantité, — le Grand Souper, l'Entrée de l'époux, le Sommeil des vierges, — *on voit revenir dans la plupart des scènes les mêmes acteurs : quatre ou cinq vieillards, autant de jeunes hommes, autant d'enfants, une femme âgée, une jeune fille. Que ce retour fréquent des mêmes figures engendre un peu de monotonie, je ne le nie pas : mais il a le grand avantage de conserver un air de famille à ces serviteurs de la pensée du Maître, de créer une intimité autour de ce Maître; il nous reporte naturellement au premier entourage de Jésus, sa « famille », comme disent les évangélistes; nous croyons revoir le petit groupe galiléen, dénationalisé, mais tel qu'il nous apparaîtrait aujourd'hui si la merveilleuse histoire recommençait dans une de nos communautés villageoises. M. Burnand a été fidèle à son idée directrice, il répond à notre attente, en nous donnant là encore une impression de rénovation dans la continuité. Le lien d'étroite parenté qui unit les visages nous fait mieux comprendre que ces gens sont les commentateurs fraternels d'une même morale, et qu'ils en ont conscience : chez tous, mêmes aspirations, même recueillement, même noblesse d'attitude, et, pour ainsi dire, mêmes mouvements intérieurs dictés d'en haut. Dans leurs rares actions coupables* (le Mauvais Riche, le Serviteur impitoyable, les Vignerons meurtriers), *la bassesse ou la violence de l'acte sont adoucies et comme voilées par l'indulgente tristesse du narrateur; on sent que le trait d'un méchant nous est raconté par le Maître de toutes les mansuétudes. Il semble qu'à l'exemple de l'homme, les graves*

*

animaux eux-mêmes soient mus par la voix d'un Dieu, invisible et toujours présent.

Oh! que les mots nous servent mal! Qui lirait ceci sans regarder les images penserait certainement qu'elles sont gâtées par un faux mysticisme, un faux idéalisme. C'est le secret de M. Burnand d'allier une incomparable noblesse d'expression à la franchise d'un dessin réaliste, d'une reproduction exacte de la vie. Je voudrais conduire devant les cartons originaux tous ceux qui poursuivent l'éternelle dispute scolastique de l'idéalisme et du réalisme. Peut-être comprendraient-ils enfin la vanité de leur querelle. Dans les arts comme dans l'étude de l'homme, il n'y a pas de science, pas de méthode, pas de recette pour apprendre à faire leur juste part au corps et à l'esprit, indissolublement unis, réagissant partout et sans cesse l'un sur l'autre. Il n'y a que des faiblesses individuelles chez les artistes qui négligent l'un de ces deux éléments ou font prédominer celui que leur myopie aperçoit seul. Le tout est d'avoir certains yeux au service d'une certaine âme; le rare contemplateur qui en est pourvu sait voir et dégager la beauté cachée dans les choses les plus communes; il sait nous la montrer sans rien enlever à la réalité des apparences. Mais il faut avoir ces yeux et cette âme. M. Burnand les a. Il réunit en lui Oliab et Béliséel.

Moïse pour l'autel cherchait un statuaire;
Dieu dit : « Il en faut deux »; et dans le sanctuaire
Conduisit Oliab avec Béliséel :
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

Mon ami André Michel a dit, avec son érudition sagace, pourquoi l'iconographie des vieux âges s'était emparée de quelques Paraboles, avait ignoré les autres, et comment elle méconnaissait l'intention du Docteur évangélique en faisant rentrer toute l'exposition du dogme dans les simples histoires qu'il proposait au peuple pour éclairer ses leçons morales. Les peintres de la Renaissance en usèrent plus judicieusement. M. Burnand avait à lutter contre des souvenirs redoutables dans les scènes où tant de maîtres ont exercé leur génie : Lazare, le Bon Samaritain, l'Enfant prodigue... *Il n'a pas cherché l'originalité dans la poursuite d'effets singuliers ; il l'a rencontrée en ramenant ces scènes à l'unité de sa pensée, en les faisant baigner dans l'atmosphère recueillie où se meuvent toutes ses créatures. Ses quatre compositions pour* le Bon Samaritain *ne doivent rien à personne, — oh ! l'amour de petit âne, aussi bienfaisant que son maître, — ni celles du* Dîner de noces. *Mais c'est surtout dans les planches de* l'Enfant prodigue *qu'il soutient heureusement la comparaison avec d'illustres devanciers. Émouvante trouvaille, la figure de ce vieux père, penché sur la terrasse de sa maison, faisant de sa main une visière à son regard anxieux, et guettant là-bas, à l'horizon, ce point noir sur la longue route, son fils bien-aimé qui lui revient enfin.*

Pour bien juger la richesse de l'invention chez notre artiste, et son pouvoir de communiquer l'émotion, abandonnons les sujets dramatiques qui la suggèrent facilement; regardons de préférence ceux qui paraissent moins propres à la faire naître, et que les peintres avaient dédaignés pour ce motif. Si j'avais à choisir une

planche entre toutes les autres — que de fois je me suis posé cette question, avec le même embarras pour y répondre! — je crois pourtant que je m'arrêterais à la Drachme perdue. *Quelle plénitude d'allégresse, quelle pieuse reconnaissance, quelle grâce irrésistible dans toute la personne de cette délicieuse jeune femme qui lève dans la lumière, sous l'auvent du balcon, la précieuse monnaie retrouvée, la pièce brillante comme une vérité reconquise! Ailleurs, quelle charité transparait sur le front de celle qui visite le malade! Et par contraste, quelle vigueur farouche dans le beau geste du* Brûleur d'ivraie! *Il semblerait que* le Levain *soit un sujet abstrait, ingrat entre tous; admirez comment l'artiste le vivifie : une femme du peuple devant son pétrin, une petite fille qui apporte le levain, rien de plus; dans cet humble tableau, M. Burnand a su introduire tant de foi et de grandeur simple, que le sens caché nous apparait aussitôt : cette enfant et cette paysanne font lever le ferment qui va changer les cœurs, elles pétrissent une humanité nouvelle. — Les choses elles-mêmes deviennent des personnages animés, éloquents, sur les dessins où ne figure aucune créature vivante : voyez* la Maison bâtie sur la pierre, *et comme elle dit bien dans sa force tout ce que le Seigneur a voulu signifier avec ce symbole.*

Où et comment se formèrent les visions de ce long poème? Si nous les retrouvions, peintes à la fresque, sur les murailles d'un cloître de l'Ombrie, nous n'hésiterions pas, nous dirions : « Elles sont nées dans les replis silencieux d'une âme protégée contre les vains bruits du monde; comme ce personnage d'une des Paraboles

qui enfouit dans la campagne déserte le Trésor caché, *un moine méditatif et fervent a déposé là le trésor lentement amassé dans la paix de sa cellule. » — L'art moderne a ses moines. M. Burnand doit être de leur observance. Quel que soit le mérite de ses travaux antérieurs, je serais bien trompé s'il ne nous apportait pas avec ses Paraboles l'œuvre longtemps cherchée, trouvée parfois sur le tard, où un artiste s'est enfermé tout entier, où il a découvert ces délices de la cellule dont parle l'auteur de l'*Imitation; *œuvre définitive qui permet enfin à cet artiste de donner l'expression totale de sa pensée, de son rêve, de sa religion intime, en prenant ce mot dans sa plus large acception.*

Je ne sais rien de ce maître du crayon dont j'ai eu la révélation au Salon de 1908, sinon qu'il est originaire du canton de Vaud : mais beaucoup de choses me sont expliquées par cette provenance et par la formation qu'elle implique. Au cours du siècle dernier, ce petit pays a joué un rôle considérable dans l'histoire du sentiment religieux. Depuis Alexandre Vinet jusqu'à nos jours, une source abondante et pure de vie morale a jailli de ces montagnes; les hommes qui s'y abreuvent sont, comme leur terre natale, sollicités à la fois par la sévérité des sommets alpestres, par la douceur lumineuse du lac Léman. A plus d'une reprise, devant les dessins de M. Burnand, j'ai pensé aux écrits de son compatriote M. Édouard Rod. Ceux qui ont lu l'Ombre s'étend sur la montagne *me comprendront : pour peu qu'ils se rappellent certaines pages d'un des plus beaux livres de notre temps, certaines phrases qui descendent profondément, jusque dans les retraites*

sombres d'un cœur blessé, — et s'ils n'ont pas tout à fait oublié ce généreux Vinet que Sainte-Beuve plaçait si haut, — ils seront frappés de la parenté spirituelle entre l'illustrateur des Paraboles et les robustes écrivains qui nous ont dispensé le pain des forts.

Autant que l'écrivain, et souvent avec moins de chances d'erreur, l'artiste peut éclairer la forêt obscure où les âmes cherchent leur voie. Nous sommes à l'heure des grandes ténèbres. Les observateurs constatent une crise de conscience, des inquiétudes et des aspirations incontentées dans le troupeau qui s'abrite encore à l'ombre du vieil arbre chrétien. Chez tous les hommes de bonne volonté, l'intelligence et le cœur appellent un harmonieux accord entre la tradition, hors de laquelle il n'y a que fantaisies individuelles, et les rénovations nécessaires qui s'imposent à l'esprit humain lorsqu'il découvre dans sa marche de nouveaux horizons. Nous souffrons de ne pas savoir adapter aux exigences de notre vie sociale, si changée, à notre connaissance des lois naturelles, si fort accrue, le précieux vêtement que nos aïeux avaient taillé à la mesure de leurs besoins. Les croyants voudraient rapprocher leur foi de l'humanité, des habitudes de pensée et des conditions d'existence où se meuvent nos sociétés. Les incroyants sentent qu'il faut réintégrer dans la formidable activité humaine un peu de l'idéal divin dont elle ne saurait se passer. L'œuvre de M. Eugène Burnand sera d'un bon secours à ceux qui se posent ces problèmes. Sans prétentions outrecuidantes, sans visées réformatrices, elle nous dit avec une douce persuasion comment un de nos meilleurs frères en conçoit la solution. Traditionnelle et moderne, elle relie

heureusement la mystique consacrée par la piété des siècles au spectacle de la réalité quotidienne. Inspirée et naturelle, maitresse de méditation, d'apaisement, de beauté morale, elle nous montre une humanité qui ne renonce ni à ses chers souvenirs, ni à ses espérances célestes, ni à sa raison; tous ces personnages sont si raisonnables dans leur ferveur tranquille! Cette œuvre est, à sa manière, une grande Parabole, une image du royaume des cieux réalisé sur la terre par des hommes qui nous ressemblent, qui vivent de notre vie en la transportant plus haut.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Burnand, je voulais lui faire mon remerciement. Il m'avait paru peu convenable de le jeter dans le tintamarre d'un journal : les émois intimes craignent de s'y dénaturer. On m'offre l'occasion de déposer mon hommage au seuil de ce livre : je la saisis avec joie, et je dis très simplement à l'illustrateur des Paraboles : Merci pour l'émotion, merci pour les hautes leçons que je vous dois.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

Octobre 1908



LES PARABOLES



INTRODUCTION

JESUS dit toutes ces choses à la foule en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, en sorte que fut accompli ce qui avait été dit par le prophète : « J'ouvrirai ma bouche en paraboles, j'annoncerai des choses cachées depuis la création. »

S. MATTHIEU, XIII, 34-35.

ET il ne leur parlait pas sans paraboles; mais, en particulier, il expliquait tout à ses disciples.

S. MARC, IV, 34.

I

LA MAISON
BATIE SUR LE ROC

S. Matthieu, vii, 24-27

LA MAISON
BATIE SUR LE ROC

TOUT homme donc qui entend ces paroles que je dis et les met en pratique, sera semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. Et la pluie est tombée, et les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison-là; elle n'est pas tombée, car elle était fondée sur le roc. Mais tout homme qui entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est tombée, et les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison-là; elle est tombée, et sa ruine a été grande.



Elle n'est pas tombée, car elle était fondée sur le roc.

II

LE SEMEUR

S. Matthieu, xiii. 3-8

LE SEMEUR

LE semeur sortit pour semer. Et comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin, et les oiseaux vinrent et la mangèrent. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux où elle n'avait que peu de terre, et elle leva aussitôt, parce qu'elle n'entrait pas profondément dans la terre; mais le soleil s'étant levé, elle fut brûlée, et, parce qu'elle n'avait point de racine, elle sécha. Une autre partie tomba parmi les épines, et les épines montèrent et l'étouffèrent. Et une autre partie tomba dans la bonne terre, et donna du fruit; un grain en rapporta cent, un autre soixante, et un autre trente.

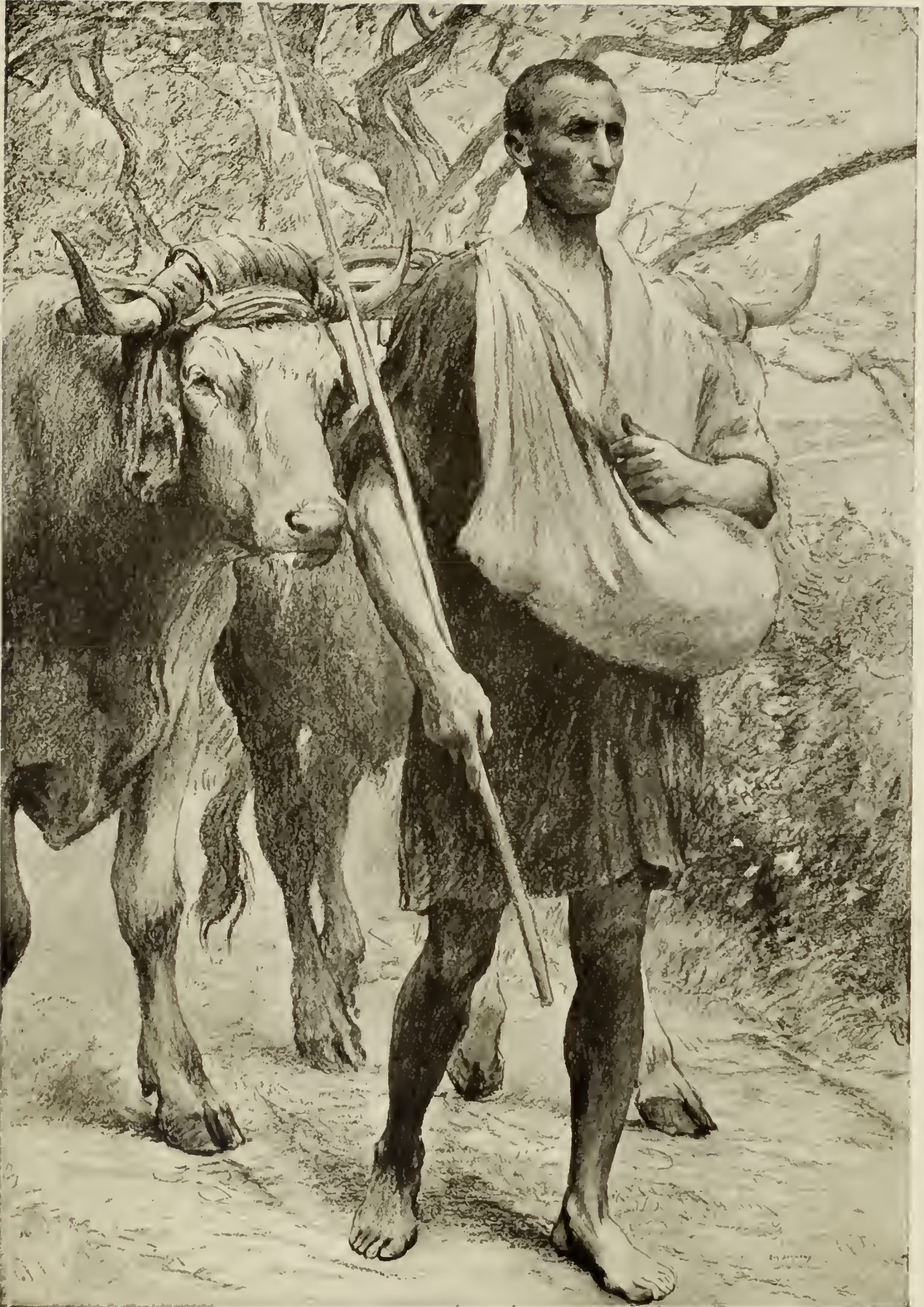


PLANCHE I

Le Semeur

Le Semeur sortit pour semer. (S. Marc, iv, 3.)



Le Semeur.



III

L'IVRAIE

S. Matthieu. xiii. 24-30, 37-43

L'IVRAIE

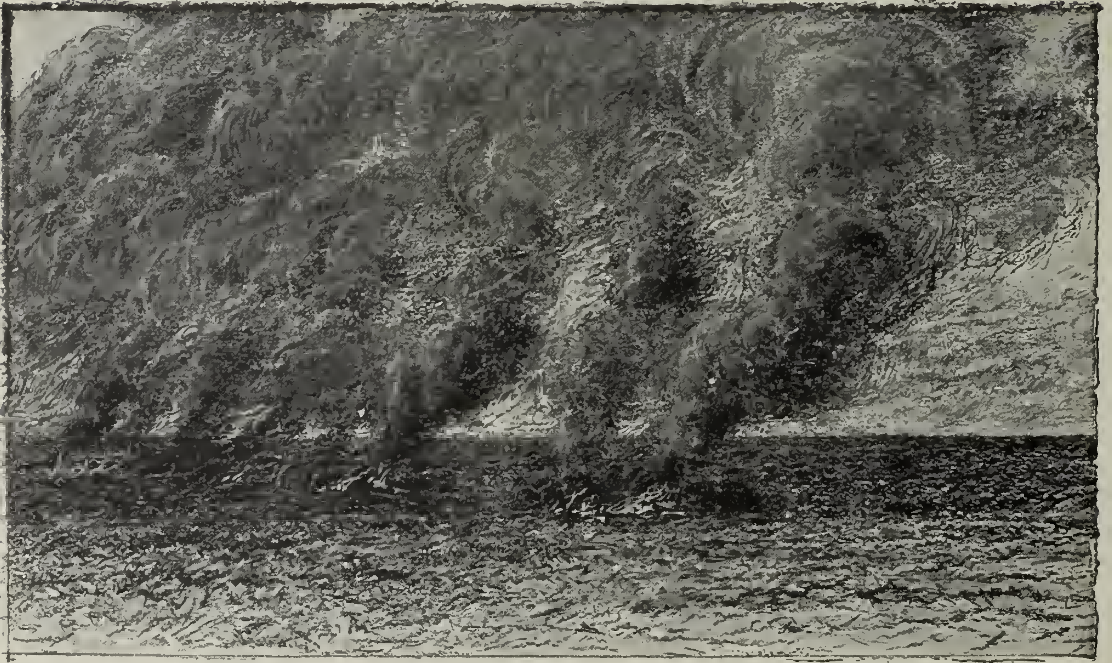
LE royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ. Mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, qui sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla. Après que la semence eut poussé, et qu'elle eut produit du fruit, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé une bonne semence dans ton champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Et il leur dit : C'est un ennemi qui a fait cela. Ils lui répondirent : Veux-tu donc que nous allions l'arracher? Et il leur dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le froment. Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson; et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler; mais amassez le froment dans mon grenier.

Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme;



Comme on arrache l'ivraie et qu'on la brûle

le champ, c'est le monde; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume; l'ivraie, ce sont les enfants du Malin; l'ennemi qui l'a semée, c'est le Diable; la moisson, c'est la fin



Arrachez premièrement l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler.

du monde; les moissonneurs, ce sont les anges. Et comme on arrache l'ivraie et qu'on la brûle au feu, il en sera de même à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise

ardente; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père.



IV

LE
GRAIN DE MOUTARDE

S. Matthieu, xiii, 31-32

LE GRAIN DE MOUTARDE

LE royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde, qu'un homme prend et qu'il sème dans son champ; c'est bien la plus petite de toutes les semences, mais quand il a poussé, il est plus grand que les légumes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches.



Un grain de moutarde qu'un homme sème dans son champ.

V

LE LEVAIN

S. Matthieu, xiii, 33

LE LEVAIN

Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend, et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.



Le levain qu'une femme mêle dans trois mesures de farine.

VI

LE TRÉSOR CACHÉ

S. Matthieu. xiii, 44

LE TRÉSOR CACHÉ

LE royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme a trouvé et qu'il cache; et, dans sa joie, il s'en va, vend tout ce qu'il a et achète le champ.



PLANCHE II

Le Trésor caché

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme a trouvé et qu'il cache. (S. MATTHIEU, XIII, 44.)



Un trésor qu'un homme cache.

VII

LA
PERLE DE GRAND PRIX

S. Matthieu, xiii, 45-46

LA PERLE DE GRAND PRIX

LE royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, ayant trouvé une perle d'un grand prix, s'en est allé, a vendu tout ce qu'il avait, et l'a achetée.



Un marchand ayant trouvé une perle d'un grand prix, l'acheta.

VIII

LE FILET

S. Matthieu, xiii, 47-50

LE FILET

LE royaume des cieux est encore semblable à un filet qui, étant jeté dans la mer, a ramassé toutes sortes de poissons. Quand il est rempli, les pêcheurs le tirent sur le rivage; puis, s'étant assis, ils mettent à part dans des vases ce qui est bon, et rejettent ce qui ne vaut rien. Il en sera de même à la fin du monde : les anges viendront, et ôteront les méchants du milieu des justes. Et ils les jetteront dans la fournaise ardente; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.



Quand il est rempli, les pêcheurs le tirent sur le rivage.

IX

LE SERVITEUR IMPITOYABLE

S. Matthieu. xviii. 23-34

LE SERVITEUR IMPITOYABLE

IL en est du royaume des cieux comme d'un roi qui voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs. Quand il eut commencé à compter, on lui en amena un qui lui devait dix mille talents ; et parce qu'il n'avait pas de quoi payer, son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût payée. Ce serviteur, tombant à ses pieds, se prosternait devant lui et lui disait : Aie patience envers moi, et je te paierai tout ! Alors le maître de ce serviteur, ému de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette. Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service, qui lui devait cent deniers, et, l'ayant saisi, il l'étranglait, en disant : Paie ce que tu dois ! Son compagnon, tombant à ses pieds, le suppliait et lui disait : Aie patience envers moi, et je te paierai. Mais lui ne voulut pas ; il s'en alla et le jeta en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette. Ses compagnons, ayant vu ce qui s'était passé, en furent extrêmement affligés, et ils vinrent rapporter à leur maître tout ce



Aie patience envers moi, et je te paierai tout.

qui était arrivé. Alors son maître le fit venir et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en as supplié ; ne te fallait-il pas avoir pitié de ton compagnon de service, comme moi j'ai eu pitié de toi ? Et son maître, irrité, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il lui devait.



X

LE BON SAMARITAIN

S. Luc, x, 30-37

LE BON SAMARITAIN

Un homme descendait de Jérusalem à Jérico. Il tomba entre les mains de brigands qui le dépouillèrent, et, après l'avoir couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi mort.

Or, il se rencontra qu'un sacrificateur descendait par ce chemin-là ; et, ayant vu cet homme, il passa outre.

Un lévite aussi, étant venu en cet endroit, s'approcha, et, l'ayant vu, il passa outre.

Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, et, l'ayant vu, il fut touché de compassion. Il s'approcha et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin; puis il le mit sur sa propre monture, le mena à une hôtellerie et prit soin de lui.

Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôtelier et lui dit : Aie soin de lui ; et tout ce que tu dépenseras de plus, à mon retour je te le rendrai.

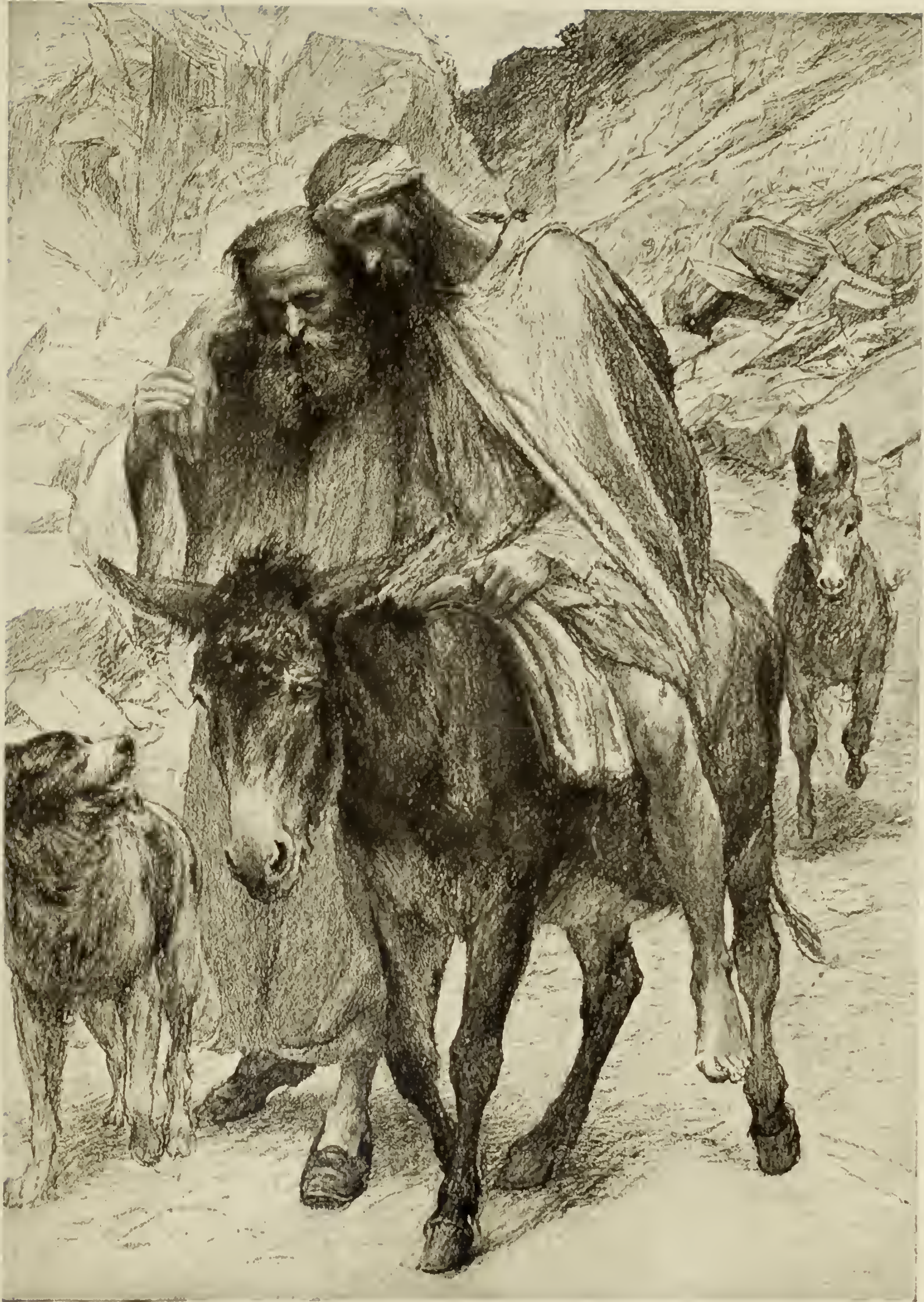


PLANCHE III

Le Bon Samaritain

Il le mit sur sa propre monture, le mena à une hôtellerie et prit soin de lui. (S. Luc, x, 34.)



Un lévite, l'ayant vu, passa outre.



« Aie soin de lui. »

Lequel de ces trois te paraît avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des brigands?

Le docteur de la loi répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui.



XI

LE BON BERGER

S. Jean. x. 1-16

LE BON BERGER

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre endroit, celui-là est un voleur et un brigand. Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix; il appelle ses brebis par leur nom, et il les mène dehors. Quand il les a toutes fait sortir, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Mais elles ne suivront pas un étranger; au contraire, elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers. Jésus leur dit cette similitude, mais ils ne comprirent pas ce qu'il voulait dire.

Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands, mais les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et sortira, et il trouvera de la pâture. Le voleur ne vient que pour dérober, pour égorger et pour



PLANCHE IV

Le Bon Berger

Il appelle ses brebis par leur nom,
et il les mène dehors. (S. JEAN, X, 3.)



Il marche devant elles, et les brebis le suivent.

détruire; moi, je suis venu, afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance.

Je suis le bon berger; le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui les brebis n'appartiennent pas, s'il voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit; et le loup les ravit et les disperse. C'est qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie point des brebis. Je suis le bon berger, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger.



XII

LA PRIÈRE IMPORTUNE

S. Luc, xi, 5-13

LA PRIÈRE IMPORTUNE

SI l'un de vous a un ami et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Mon ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis qui est en voyage est arrivé, et je n'ai rien à lui offrir; et si cet homme lui répond de l'intérieur : Ne m'importune pas, ma porte est déjà fermée, et mes enfants et moi, nous sommes au lit, je ne puis me lever pour t'en donner; — je vous le dis, quand même cet homme ne se lèverait pas pour lui en donner parce qu'il est son ami, il se lèvera à cause de son importunité, et il lui donnera tout ce dont il a besoin. Et moi, je vous dis : Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve; et l'on ouvrira à celui qui frappe.

Quel est parmi vous le père qui donnera à son fils une pierre, s'il lui demande du pain?

Ou, s'il demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson?



Mon ami, prete-moi trois pains.

Ou, s'il demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion?

Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent!



XIII

L'AVARE

S. Luc, xii. 15-23

L'AVARE

GARDEZ-VOUS avec soin de toute avarice; car, un homme fût-il dans l'abondance, sa vie ne dépend pas de ce qu'il possède.

Et il leur dit cette parabole : Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté, et il raisonnait ainsi en lui-même : Que ferai-je? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte.

Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois et te réjouis.

Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même ton âme te sera redemandée; et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il? Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche en Dieu.

Alors il dit à ses disciples : C'est pourquoi je vous dis : Ne



« Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands. »

soyez pas en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.



XIV

LES SERVITEURS VIGILANTS

S. Luc, xii, 35-48

LES SERVITEURS VIGILANTS

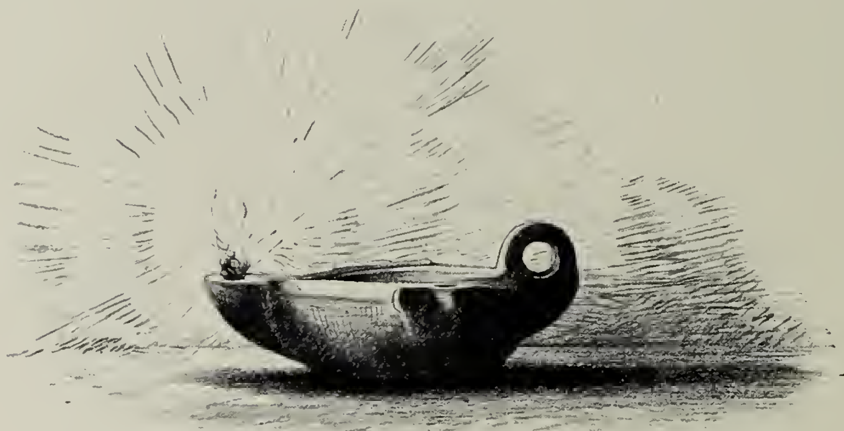
QUE vos reins soient ceints, et vos lampes allumées. Et soyez semblables à des hommes qui attendent le moment où leur maître reviendra des noces, afin de lui ouvrir dès qu'il arrivera et qu'il frappera. Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant! En vérité, je vous le dis, il se ceindra, il les fera mettre à table et viendra les servir. Qu'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, s'il les trouve dans cet état, heureux ces serviteurs! Sachez-le bien, si le père de famille connaissait l'heure à laquelle le voleur viendra, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.

Quel est l'économe fidèle et prudent, que le maître établira sur ses domestiques pour leur donner, au temps convenable, leur mesure de blé? Heureux ce serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera agissant ainsi! En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur dit en son



Heureux ces serviteurs que le maître trouvera veillant.

cœur : Mon maître tarde à venir; et s'il se met à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra le jour où il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; il le déchirera à coups de fouet, et lui donnera son lot avec les infidèles. Ce serviteur, qui, ayant connu la volonté de son maître, n'aura rien préparé et n'aura pas fait cette volonté, sera battu de plusieurs coups. Mais celui qui ne l'a pas connue et qui a fait des choses dignes de châtiment, sera battu de peu de coups.



XV

LE FIGUIER STÉRILE

S. Luc, xiii, 6-9

LE FIGUIER STÉRILE

UN homme avait un figuier planté dans sa vigne; il vint chercher du fruit et n'en trouva point. Alors il dit au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et que je n'en trouve pas : coupe-le, pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? Le vigneron lui répondit : Seigneur, laisse-le encore cette année, je creuserai tout autour et j'y mettrai du fumier. Peut-être qu'à l'avenir il portera du fruit; sinon, tu le couperas.



« Seigneur, laisse-le encore cette année. »

XVI

LE GRAND FESTIN

S. Luc, xiv, 16-24

LE GRAND FESTIN

UN homme fit un grand souper, et il y invita beaucoup de gens.

A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés : Venez, car tout est prêt. Et tous, comme de concert, se mirent à s'excuser.

Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et je suis forcé d'aller la voir ; je te prie de m'excuser.

Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer ; je te prie de m'excuser.

Un autre dit : J'ai épousé une femme, ainsi je ne puis y aller.

Le serviteur, étant de retour, rapporta cela à son maître.

Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.

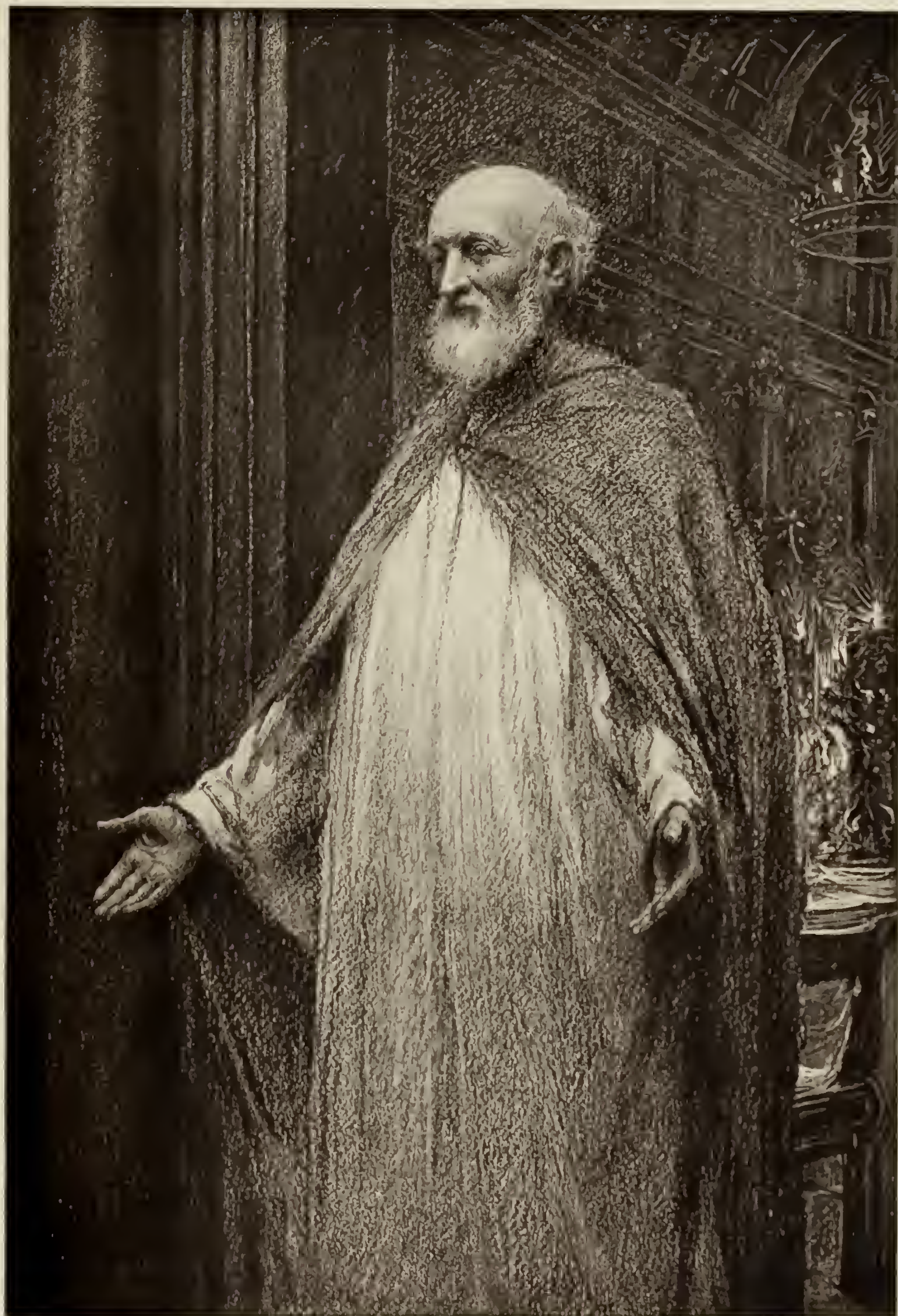


PLANCHE V

Le Grand Festin

Venez, car tout est prêt. (S. Luc, xiv, 17.)



Amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.

Ensuite le serviteur dit : Seigneur, on a fait ce que tu as



« Contrains les gens d'entrer. »

commandé et il y a encore de la place.

Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et contrains les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie.

Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été conviés ne goûtera de mon souper.

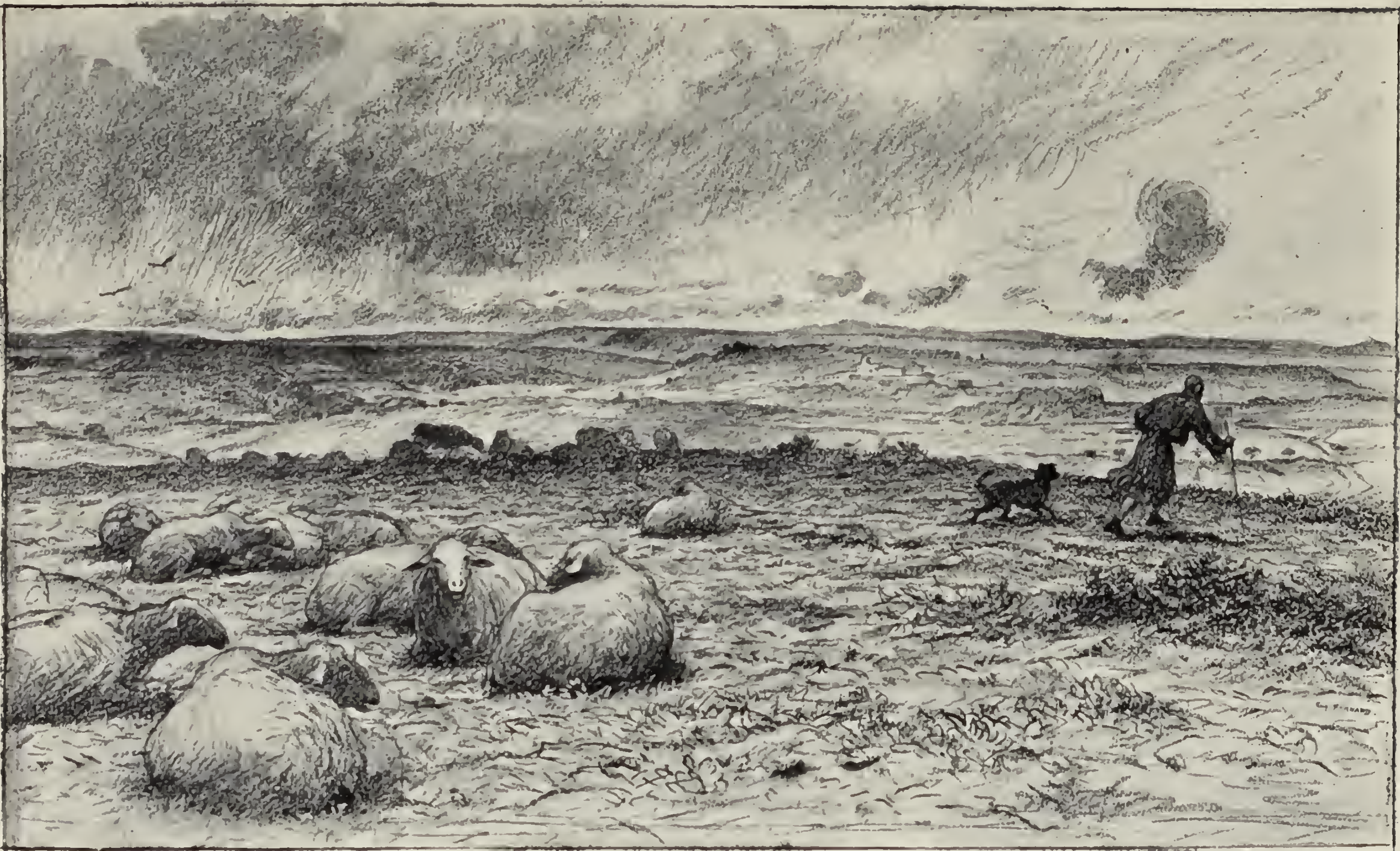
XVII

LA BREBIS PERDUE

S. Luc, xv, 4-6

LA BREBIS PERDUE

QUEL est l'homme d'entre vous, qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf au désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ? Et quand il l'a trouvée, il la met tout joyeux sur ses épaules ; puis, arrivé à la maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.



Pour aller chercher celle qui est perdue.

XVIII

LA DRACHME PERDUE

S. Luc, xv, 8-10

LA DRACHME PERDUE

QUELLE est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume une lampe, ne balaie la maison et ne cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée? Et quand elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. De même, je vous le dis, il y a de la joie, devant les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui se repent.



Quand elle l'a trouvée, elle appelle ses voisines.

XIX

L'ENFANT PRODIGUE

S. Luc, xv. 11-32

L'ENFANT PRODIGUE

UN homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien.

Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays fort éloigné, et il y dissipa son bien en vivant dans la débauche. Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays ; et il commença à être dans l'indigence. Alors il s'en alla et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs pour paître les pourceaux. Et il eût bien voulu se rassasier des caroubes que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne lui en donnait.

Étant donc rentré en lui-même, il se dit : Combien de gens aux gages de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mercenaires.

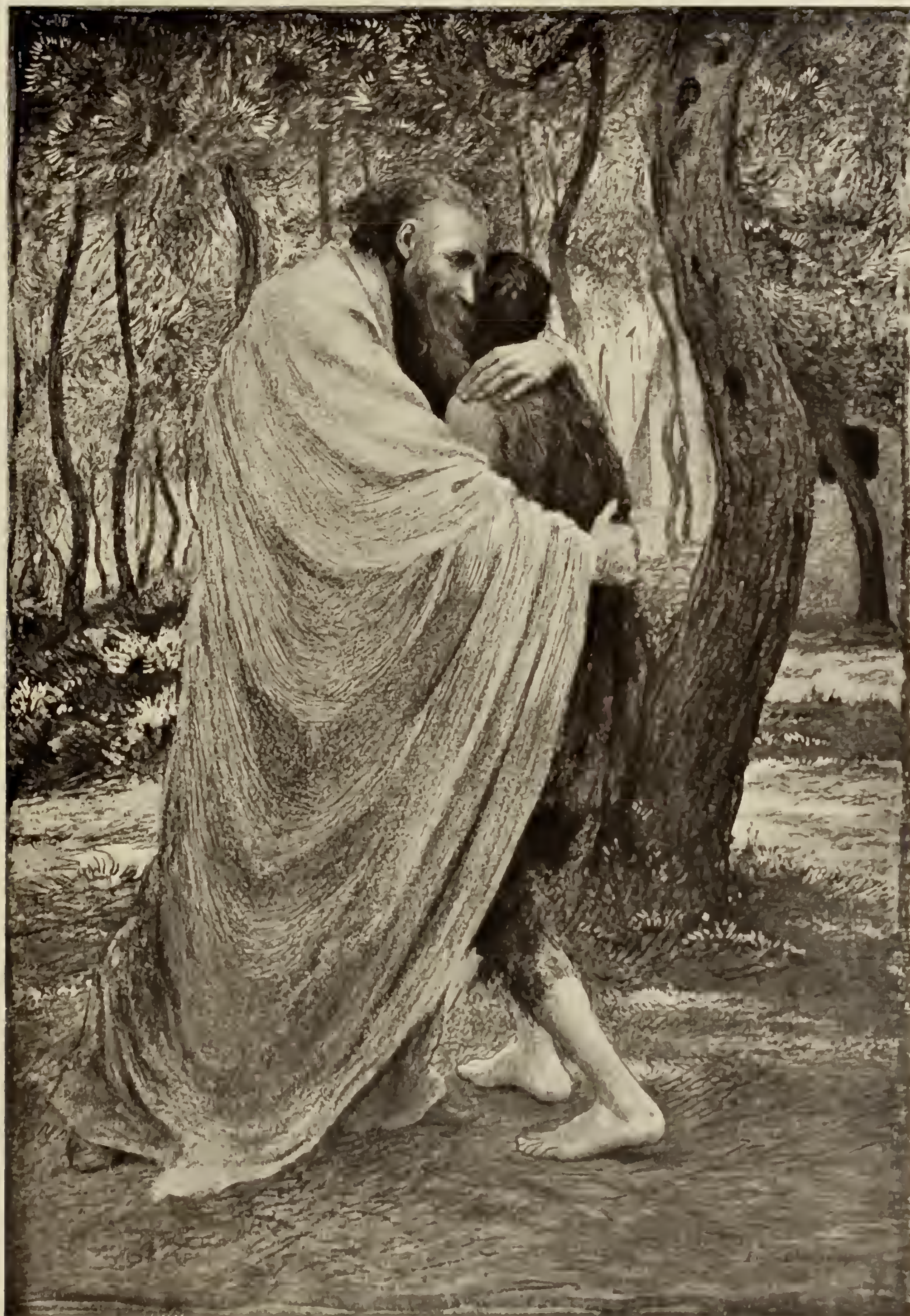


PLANCHE VI

L'Enfant prodigue

Il se jeta à son cou et l'embrassa.
(S. Luc, xv, 20.)



« Et moi, je meurs de faim ! »

Il se leva donc et alla vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et, courant à lui, il se jeta à son cou et l'embrassa.

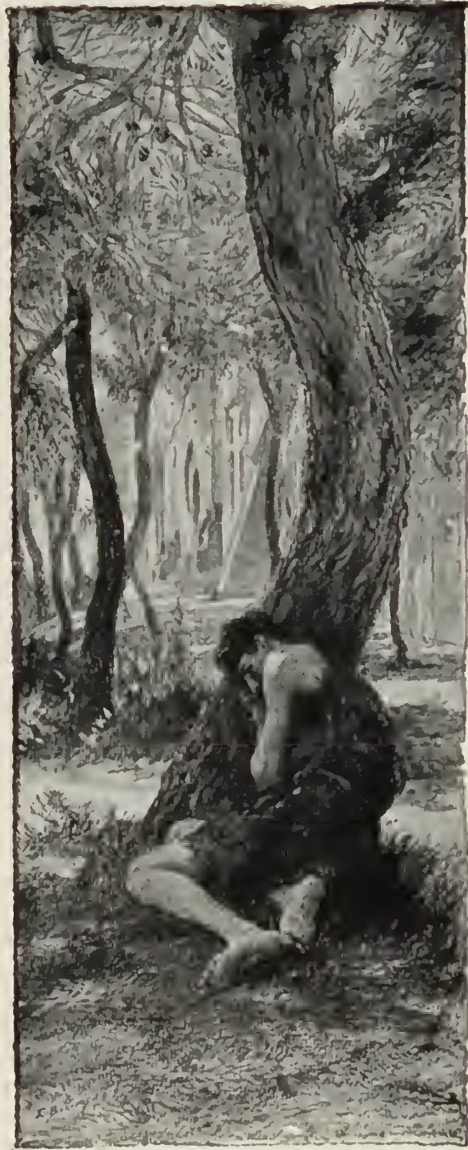


Comme il était encore loin, son père le vit.

Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.

Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez vite la plus belle robe, et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras, et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils, que voici,

était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.



Le retour.

Or, le fils aîné était dans les champs. Comme il revenait et qu'il approchait de la maison, il entendit la musique et les danses. Il appela donc un des domestiques et lui demanda ce que c'était. Celui-ci lui dit :

Ton frère est de retour, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé.

Alors il se mit en colère, et il ne voulait point entrer. Son père sortit donc et le pria d'entrer.

Mais il répondit à son père : Voilà tant d'années que je te sers, sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour me ré-

jouir avec mes amis. Mais quand ton fils, que voilà, qui a mangé ton bien avec des femmes de mauvaise vie, est revenu, tu as tué pour lui le veau gras!

Et le père lui dit : Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi; mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que ton frère, que voilà, était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé.



XX

L'ÉCONOME INFIDÈLE

S. Luc. xvi. 1-8

L'ÉCONOME INFIDÈLE

Un homme riche avait un économe, qui fut accusé auprès de lui de dissiper son bien.

Il le fit venir et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien.

Et l'économe se dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte mon emploi ? Travailler à la terre, je n'en ai pas la force, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand j'aurai été renvoyé de mon emploi, il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons.

Alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître et il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître ? Celui-ci répondit : Cent mesures d'huile. L'économe lui dit : Prends ton billet ; assieds-toi là et écris vite : Cinquante.

Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. L'économe lui dit : Prends ton billet, et écris : Quatre-vingts.



« Qu'est-ce que j'entends dire de toi? »

Et le maître loua l'économe infidèle de ce qu'il avait agi avec prudence; car les enfants de ce siècle, dans leurs rapports avec les hommes de leur génération, sont plus prudents que les enfants de lumière.



XXI

LE MAUVAIS RICHE
ET LAZARE

S. Luc, xvi, 19-31

LE MAUVAIS RICHE
ET LAZARE

IL y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours. Et il y avait un pauvre, nommé Lazare, couché à la porte du riche et couvert d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; et même les chiens venaient lécher ses ulcères.

Or, il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut aussi, et il fut enseveli. Étant dans les enfers et en proie aux tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein ; et il s'écria : Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et me rafraîchisse la langue ; car je souffre beaucoup dans cette flamme.

Mais Abraham lui répondit : Mon enfant, souviens-toi que tu as eu tes biens pendant ta vie, tandis que Lazare a eu des



Il y avait un pauvre, nommé Lazare, couché à la porte du riche.

maux ; maintenant, ici, il est consolé, et toi, tu es dans les tourments. D'ailleurs, entre nous et vous s'ouvre un grand abîme, de sorte que ceux qui voudraient aller d'ici vers vous



Un homme riche qui se traitait bien et magnifiquement.

ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là vers nous.

Le riche dit : Je te prie donc, père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, — car j'ai cinq frères, — pour

qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'eux aussi ne viennent dans ce lieu de tourments.

Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent!

Le riche dit : Non, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils se repentiront.

Mais Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.



XXII

LES SERVITEURS INUTILES

S. Luc, xvii, 7-10

LES SERVITEURS INUTILES

QUI de vous, ayant un serviteur qui laboure ou qui fait paître les troupeaux, lui dira, à son retour des champs : Viens tout de suite te mettre à table? Ne lui dira-t-il pas, au contraire : Prépare-moi à souper, ceins-toi pour me servir, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu; et après cela tu mangeras et tu boiras? Saura-t-il gré à ce serviteur d'avoir fait ce qui lui était commandé? Vous aussi de même, quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; ce que nous avons fait, nous devions le faire.



A son retour des champs.


EUG BURNAND

XXIII

LE JUGE INIQUE

S. Luc, xviii, 2-5

LE JUGE INIQUE

IL y avait, dans une ville, un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égards pour aucun homme. Il y avait aussi dans cette ville une veuve, qui venait à lui et lui disait : Fais-moi justice de ma partie adverse. Pendant longtemps, il ne le voulut pas. Mais ensuite il se dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie d'égards pour aucun homme, néanmoins, comme cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas toujours me rompre la tête.



« Fais-moi justice. »

XXIV

LE PHARISIEN
ET LE PÉAGER

S. Luc. xviii. 10-14

LE PHARISIEN
ET LE PÉAGER

DEUX hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre péager. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ni même comme ce péager. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus. Le péager, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine en disant : O Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur! Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison plutôt que l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.



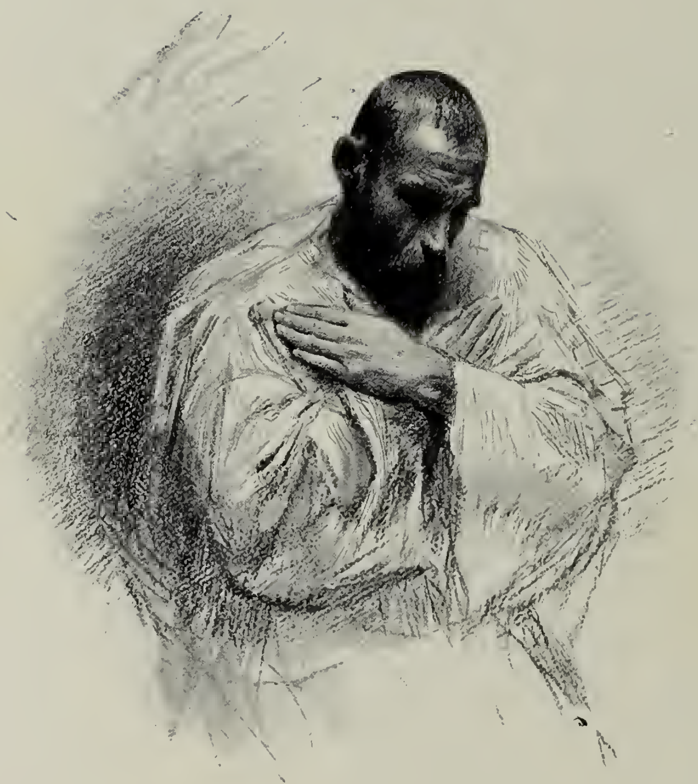
PLANCHE VII

Le Pharisien et le Péager

« Je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. » (S. Luc, xviii, 11.)



« Je donne la dîme de tous mes revenus. »



XXV

LES OUVRIERS DANS LA VIGNE

S. Matthieu, xx, 1-16

LES OUVRIERS DANS LA VIGNE

En effet, le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit dès le point du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne.

Étant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne.

Il sortit encore vers la troisième heure, et il en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire.

Il leur dit : Allez, vous aussi, à la vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent.

Il sortit de nouveau vers la sixième et vers la neuvième heure et il fit la même chose.

Étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient sur la place, et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ? Ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez, vous aussi, à la vigne.

Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son



« Ces derniers n'ont fait qu'une heure, et tu les as traités comme nous. »

intendant : Appelle les ouvriers, et paie-leur le salaire, en commençant par les derniers et finissant par les premiers.



D'autres qui se tenaient sans rien faire.

Ceux de la onzième heure, étant venus, reçurent chacun un denier.

Les premiers, venant à leur tour, s'attendaient à recevoir davantage ; mais ils reçurent, eux aussi, chacun un denier.

Et l'ayant reçu, ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont fait qu'une heure, et tu les as traités comme nous, qui avons supporté le poids du jour et la chaleur !

Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais point de tort; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier? Prends ce qui est à toi et t'en

va; je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui m'appartient? Ou vois-tu de mauvais œil que je sois bon?

Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.



XXVI

LES DEUX FILS

S. Matthieu, xxi, 28-31

LES DEUX FILS

UN homme avait deux fils. Il s'adressa au premier et lui dit : Mon enfant, va aujourd'hui travailler à la vigne. Il répondit : Oui, Seigneur; et il n'y alla point.

Puis le père vint à l'autre, et lui dit la même chose. Celui-ci répondit : Je ne veux pas. Mais plus tard, s'étant repenti, il y alla.

Lequel des deux a fait la volonté du père? Ils lui dirent : C'est le dernier.

Jésus leur dit : En vérité, je vous le dis, les péagers et les femmes de mauvaise vie vous devancent dans le royaume de Dieu.



« Mon enfant, va aujourd'hui travailler à la vigne. »

XXVII

LES VIGNERONS

S. Matthieu, xxi. 33-41

LES VIGNERONS

IL y avait un père de famille qui planta une vigne; il l'environna d'une haie, y creusa un pressoir et y bâtit une tour; puis il la loua à des vignerons, et quitta le pays.

Le temps de la récolte étant proche, il envoya ses serviteurs auprès des vignerons pour recevoir les fruits de sa vigne.

Et les vignerons, ayant saisi les serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, en lapidèrent un troisième.

Il envoya encore d'autres serviteurs, en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même.

Enfin il leur envoya son propre fils, en disant : Ils respecteront mon fils.

Mais quand les vignerons virent le fils, ils se dirent entre eux : C'est l'héritier; allons, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et, l'ayant saisi, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent.

Quand donc le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vignerons?



PLANCHE VIII

Les Vignerons

« C'est l'heritier; allons, tuons-le, et nous aurons son héritage. » (S. MATTHIEU, XXI, 38.)



Enfin il leur envoya son propre fils.

Ils lui répondirent : Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera la vigne à d'autres vignerons, qui lui rendront les fruits dans la saison.



XXVIII

LE FESTIN DES NOCES

S. Matthieu, xxii, 2-14

LE FESTIN DES NOCES

LE royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils.

Il envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui avaient été invités aux noces, mais ils ne voulurent pas venir.

Il envoya encore d'autres serviteurs avec cet ordre : Dites aux invités : Voici, j'ai préparé mon festin; mes bœufs et mes bêtes grasses sont tués, et tout est prêt; venez aux noces.

Mais eux, n'en tenant aucun compte, s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son trafic; les autres saisirent ses serviteurs, les outragèrent et les tuèrent.

Le roi se mit en colère, et, ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers et brûla leur ville.

Puis il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est prêt, mais ceux qui étaient invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans tous les carrefours, et invitez aux noces tous ceux que vous trouverez.

Et ces serviteurs, étant allés par les chemins, rassemblèrent



« Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces? »

tous ceux qu'ils trouvèrent, tant mauvais que bons, en sorte que la salle de noces fut remplie de convives.



La salle des noces.

Le roi, entrant pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas vêtu d'un habit de noces. Il lui

dit : Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces? Et cet homme eut la bouche fermée. Alors le roi dit aux serviteurs : Liez-le pieds et mains, et jetez-le dans les ténèbres du dehors; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.



XXIX

LES DIX VIERGES

S. Matthieu, xxv, 1-13

LES DIX VIERGES

ALORS le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent à la rencontre de l'époux.

Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq étaient sages.

Celles qui étaient folles, en prenant leurs lampes, n'avaient point pris d'huile avec elles. Mais les sages avaient pris de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes.

Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

Au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : Voici l'époux ; sortez à sa rencontre !

Alors ces vierges se levèrent toutes et préparèrent leurs lampes.

Et les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile; car nos lampes s'éteignent.

Mais les sages répondirent : Non, de peur qu'il n'y en ait



PLANCHE IX

Les Dix Vierges

« Voici l'époux. » (S. Matthieu, xxv, 6.)



Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes.

pas assez pour nous et pour vous; allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous.



Et la porte fut fermée.

Mais, pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Plus tard, les autres vierges vinrent aussi et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvre-nous! Mais il répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point.

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure.

XXX

LES TALENTS

S. Matthieu, xxv, 14-30

LES TALENTS

IL en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, et à l'autre un : à chacun selon sa capacité; puis il partit.

Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents alla les faire valoir; et il gagna cinq autres talents. De même, celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla, fit un trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Alors celui qui avait reçu les cinq talents, vint, présenta cinq autres talents et dit : Seigneur, tu m'avais remis cinq talents; en voici cinq autres que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton seigneur. Celui qui avait reçu les deux talents, vint aussi et dit : Seigneur, tu m'avais remis deux



Le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte.

talents; en voici deux autres que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton seigneur. Et celui qui n'avait reçu qu'un talent, vint aussi et dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as rien semé, et qui ramasses où tu n'as rien répandu; j'ai eu peur et je suis allé cacher ton talent dans la terre; le voici, tu as ce qui est à toi. Mais son maître lui répondit : Méchant et paresseux serviteur, tu savais que je moissonne où je n'ai rien semé, et que je ramasse où je n'ai rien répandu; il te fallait donc porter mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi avec l'intérêt. Otez-lui donc le talent et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. Quant au serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

XXXI

LE JUGEMENT DERNIER

S. Matthieu, xxv, 31-46

LE JUGEMENT DERNIER

QUAND le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur son trône de gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, et que nous t'avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous t'avons donné à boire? Et quand est-ce que nous t'avons vu étranger, et que nous t'avons



PLANCHE X

Le Jugement dernier

« J'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité. »
(S. MATTHIEU, XXV, 43.)



« J'étais malade, et vous m'avez visité. »

recueilli, ou nu, et que nous t'avons vêtu? Ou quand est-ce que nous t'avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus auprès de toi? Et le roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, en tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.

Ensuite, il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli; nu, et vous ne m'avez pas vêtu; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Alors ceux-ci lui répondront à leur tour : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim ou soif, être étranger ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne t'avons point assisté? Et il leur répondra : En vérité, je vous le dis, en tant que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, vous ne me l'avez pas fait à moi non plus. Et ceux-ci s'en iront au châtiment éternel, mais les justes iront à la vie éternelle.

XXXII

LE CEP ET LES SARMENTS

S. Jean, xv, 1-17

LE CEP ET LES SARMENTS

JE suis le vrai cep et mon Père est le vigneron. Il retranche tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi; et il émonde tout sarment qui porte du fruit, afin qu'il porte encore plus de fruit.

Vous êtes déjà purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée.

Demeurez en moi, et moi, je demeurerai en vous. Comme le sarment ne saurait de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, de même, vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi.

Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit; car, hors de moi, vous ne pouvez rien faire.

Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors,



Il retranche tout sarment qui ne porte pas de fruit.

comme le sarment; il sèche, et on le ramasse; on le jette au feu, et il brûle.

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé.

Voici comment mon Père sera glorifié : c'est que vous portiez beaucoup de fruit, et alors vous serez mes disciples.

Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés; demeurez dans mon amour.

Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour.

Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit parfaite.

C'est ici mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.

Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père.

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, afin que vous alliez et que

vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure; afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accorde.

Je vous donne ces commandements, pour que vous vous aimiez les uns les autres.

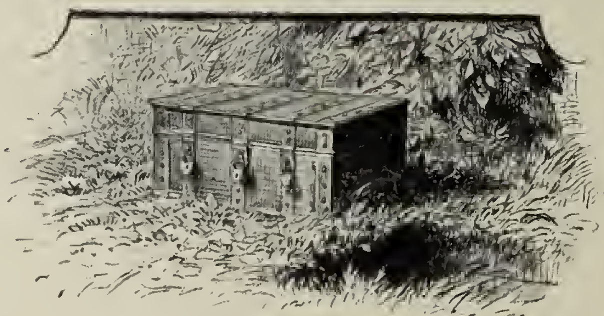




TABLE DES MATIÈRES

L'ILLUSTRATION DU LIVRE SE COMPOSE

DE 61 DESSINS ET DES 11 PLANCHES HORS TEXTE CI-APRÈS



IMPRIMÉ

PAR

BERGER-LEVRAULT

NANCY

